

1959

Jacques Godbout

Volume 51, Number 3 (285), September 2009

Mythes 1959-2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34738ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Godbout, J. (2009). 1959. *Liberté*, 51(3), 77–80.

1959

1

Les hommes se réunissaient dans des tavernes qui sentaient bon la bière en fût, mais d'où les femmes étaient exclues. Il n'y avait que des hommes d'ailleurs dans cette équipe de *Liberté*, dont plusieurs, pourtant, étaient des coureurs de jupons. On comptait au départ neuf Canadiens français d'origine et un Européen, six des dix fondateurs se disaient *poètes*.

2

La province de Québec était un pays terriblement ennuyeux et légèrement folklorique, dirigé par un célibataire voué à saint Joseph : Maurice Duplessis, gérant de la Corruption tranquille, qui eut l'outrecuidance de trépasser pendant la première année de *Liberté*. Il avait, de toute façon, toujours méprisé les poètes.

3

Personne ne peut se rappeler le vide intellectuel contre lequel *Liberté* a été fondée, ni même imaginer le désert culturel qui plombait Montréal, triste comme une ville canadienne, à peine illuminée par les néons de quelques cinémas et clubs de nuit. La gastronomie se terrait dans de rares restaurants français, et pour le reste quelques estami-

nets chinois ou italiens, souvent tenus par des Grecs, offraient des menus abracadabrants.

4

Au début *Liberté* se présentait sous le parapluie des Éditions de l'Hexagone, qui publiaient déjà de petits tirages de poésie. Il ne suffisait pas d'annoncer un article à venir, il fallait le dactylographier en trois copies (au papier carbone).

Le travail le plus fastidieux, avec la correction des épreuves, consistait à identifier les adresses d'amis, de parents, d'écrivains, de bibliophiles et à leur poster un dépliant publicitaire en espérant un abonnement en retour. La revue tenait de l'artisanat. C'était 40 ans avant l'ordinateur.

La première équipe de *Liberté* s'était formée un peu au hasard de rencontres, mais nous étions tous « en littérature » comme on dit en « odeur de sainteté ». On ne voyait pas de concurrence à l'horizon, hormis celle des revues universitaires ou religieuses. Tous les écrivains vivants se connaissaient par leurs noms et prénoms, le milieu littéraire ne comptait pas cent personnes.

5

Le premier numéro date de janvier 1959, mais nous nous réunissions depuis près d'un an, plus ou moins tous les quinze jours, en soirée, vers huit heures, après le travail et un détour par la maison pour le repas, retrouver l'épouse, voir les enfants. Chacun se rendait ensuite chez celui qui recevait l'équipe ce soir-là, mais le plus souvent c'était chez Pilon, qui habitait avenue Northcliffe, dans Notre-Dame-de-Grâce. La revue *Liberté* était une aventure *montréalaise*.

Jean-Guy Pilon, premier directeur, était réalisateur à la radio d'État; André Belleau officier du personnel à l'Office national du film du Canada; Gilles Carle se présentait comme scénariste et artiste visuel; Jean Filiatrault travaillait en publicité, moi de même dans une autre agence; Gilles Hénault, traducteur pigiste, pratiquait le journalisme tout comme Paul-Marie Lapointe; Fernand Ouellette, libraire chez Fides, y côtoyait Gaston Miron; Lucien Véronneau? aucune trace; Michel van Schendel, secrétaire à la rédaction, rédigeait des textes pour enfants à la télévision de Radio-Canada. La majorité n'avait pas trente ans.

6

Dès la parution du *premier* numéro, il y eut rupture. Jean-Guy Pilon, directeur en titre, tirant de son côté, et Michel van Schendel, secrétaire à la rédaction, du sien. Ces poètes n'étaient pas faits pour s'entendre. Le prétexte : les réalisateurs de la télévision de Radio-Canada tentaient de former un syndicat de « cadres », c'était une idée européenne à laquelle Ottawa n'entendait rien. La grève avait éclaté. Van Schendel s'imaginait que la révolution était à nos portes, il avait milité à Paris dans les cellules du Parti communiste et souhaitait que la revue « s'engage » ; Pilon avait fait des études de droit à l'Université de Montréal, il était plus prudent et tenait à publier une revue *culturelle*, non pas un pamphlet.

Van Schendel habitait derrière chez moi. Je l'avais invité, avec les autres conjurés, à venir discuter de la situation. Je trouvais absurde qu'à peine lancée la revue nous sépare plutôt qu'elle nous réunisse. La discussion fut vive, on évoqua la gauche et la droite, Aron et Sartre, tout cela avait un petit côté parisien ; mes enfants, tenus éveillés par les envolées de Michel, ne purent s'endormir que lorsque tout fut consommé, la bière comme les idées. Hénault, Carle, Lapointe et van Schendel remirent leur démission. Je me disais qu'il valait mieux miser sur la durée, les absents ayant toujours tort. La revue avait vacillé, mais elle tiendrait la mer encore pendant de longues années. D'un numéro à l'autre, de nouveaux membres, présentés et amenés par les collaborateurs réguliers, feraient une apparition, s'incrusteront ou disparaîtront sans laisser d'adresse.

7

C'était une revue culturelle écrite par des écrivains dont les références littéraires demeuraient hexagonales. Le paysage du cours classique se devinait à l'arrière-plan, et la notoriété des écrivains français d'après-guerre en imposait toujours. C'est vraisemblablement parce que *Liberté* n'avait pas de programme défini, et qu'elle demeurait ouverte à des collaborateurs de divers horizons, qu'elle a rencontré et conservé son lectorat. Elle était aussi lue en France et servait de pont entre les cultures d'Amérique et d'Europe. Plus tard la revue serait le tremplin des Rencontres québécoises puis internationales des écrivains. Pour utiliser un mot du lexique contemporain, *Liberté*, sans que personne en prenne toute la mesure, jouait le rôle d'un véritable *chantier culturel*.

8

« *Liberté* n'est pas une chapelle », écrivis-je à nos détracteurs, « mais une cathédrale », elle n'était pas non plus un clan, mais l'une des voix de la nation, elle n'était pas un monologue, mais une chorale. Les numéros publiés en témoignent, pour le reste il y eut des heures de réunions *déirantes*, drôles, méchantes, bêtes, nourries de cris, de chansons, de rires, de colères, de pitreries, de pizzas, de scotch et de bière, suivies, certaines nuits, de randonnées interminables dans une ville endormie. Quand arrivèrent les années soixante Montréal s'est peu à peu réveillée. À *Liberté* nous étions déjà debout.